

MAROC

Abraham Serfaty : « Le système politique marocain est dans sa phase finale... »

Après dix-sept années passées à la prison de Kenitra, l'opposant marocain, libéré et expulsé du Maroc vendredi, parle de sa vie en détention, de ses convictions marxistes, de ses camarades toujours emprisonnés et de son identité d'«Arabe-juif».

Passer sans transition de dix-sept ans à la prison de Kenitra, près de Rabat, au petit appartement de sa femme Christine dans une tour de la place d'Italie, à Paris, n'est pas de nature à effrayer Abraham Serfaty. Trois jours après sa libération et son expulsion du Maroc, l'opposant marocain vit à 200 à l'heure. Le téléphone sonne sans discontinuer, de Danielle Mitterrand à une demande d'interview — acceptée — d'un journal israélien. Les messages et les fleurs marquent la joie de la libération-surprise. Personnage entier, fort de convictions qui lui ont permis de traverser les épreuves, ce géant à l'épaisse moustache parle d'une voix douce. La pudeur l'empêche de s'exprimer à la première personne, la solidarité lui interdit d'oublier ses camarades restés au Maroc. Interview.

LIBERATION. Pourquoi Hassan II a-t-il accepté de vous libérer ?

ABRAHAM SERFATY. Le système politique en vigueur au Maroc depuis trente ans est entré en crise structurelle. Ce système politique, fondé essentiellement sur un appareil de tortionnaires et de racket est dans sa phase finale. Il est obligé de lâcher des petites choses, en les enrobant de mensonges tellement gros que ça ne prend pas. Ça n'empêchera pas la résolution finale, non pas vers une révolution, nous ne sommes pas des utopistes, ce n'est pas sûr, mais vers une percée démocratique.

LIBERATION. Mais, il y a deux mois, le roi refusait toute grâce.

A.S. Manifestement, il y a eu des pressions très fortes sur les droits de l'homme au Maroc. Pas seulement sur moi bien sûr, mais heureusement aussi sur Taznamart (bague situé dans le désert, ndr), le drame le plus affreux. J'espère qu'enfin ces morts-vivants pourront sortir. Je sais qu'il y a eu des pressions spécifiques me concernant, tant du côté français, comme l'a dit Roland Dumas que du côté américain. Tout cela a convergé.

LIBERATION. Hassan II attend-il à votre avis des contreparties ?

A.S. Je ne crois pas personnellement qu'il y ait eu marchandage. Parce que je respecte trop les dirigeants français. En revanche, si vous lisez son interview dans *La Tribune de l'Expansion*, on sent déjà un pas vers une ouverture en direction des milieux d'affaires européens, vers l'adhésion du Maroc au Marché commun...

LIBERATION. Quelle situation avez-vous laissée il y a trois jours à la prison de Kenitra ?

A.S. Dans notre quartier, où nous n'étions plus que quatre, la situation est bonne, même si c'est bien sûr la prison. Mais rien qu'à Kenitra, il y a d'autres prisonniers politiques, tant marxistes-léninistes qu'islamistes, qui sont dans une situation plus difficile à tous égards. Lorsqu'on dort dans des

chambres humides, avec une mauvaise nourriture, avec une quasi-impossibilité de bénéficier du soleil, ça pèse sur la santé.

LIBERATION. Quel est le moral de vos camarades restés derrière ?

A.S. Notre séparation a été courte. On m'a appelé dans le bureau du directeur pour m'informer que j'étais libéré sans condition. J'ai demandé à embrasser mes camarades avant de partir. Je sais que ce sont des gars solides, pour le moral, il n'y a pas de problème. Depuis le début de notre emprisonnement, chaque départ a été un déchirement, pour ceux qui partaient comme pour ceux qui restaient, un déchirement douloureux pour ceux qui partaient, et joyeux pour ceux qui restaient. Ça s'est encore passé le mois dernier avec nos onze camarades qui sont sortis.

LIBERATION. Qu'est-ce qui vous a fait tenir en prison ?

A.S. La période la plus difficile de ma vie a été les deux premiers tiers des années 60, quand, au Maroc, la trahison de l'indépendance étant acquise, il n'y avait aucune perspective révolutionnaire, le trou noir. A partir d'août 1970, quand nous nous sommes lancés dans cette lutte révolutionnaire — quant à moi, je suis militant communiste depuis février 1944 —, nous avons très vite vu plus que l'adhésion, l'enthousiasme, d'une partie de la jeunesse. En même temps, nous étions conscients que nous allions assumer des risques majeurs. Ce qui fait que tout ce que j'ai vécu les premières années, les arrestations, les tortures, l'isolement, etc., était assumé d'avance.

LIBERATION. Et en prison ?

A.S. Les premiers temps, dans la phase de préparation du procès puis le procès lui-même, en janvier 1977 à Casablanca, la cohésion du groupe était très forte. En revanche, lorsqu'après deux années d'isolement à la prison civile de Casa, j'ai pu retrouver mes camarades à Kenitra en janvier 1979, j'ai découvert que cette cohésion avait totalement disparu. Il y avait des dislocations et des déchirements très durs, du point de vue humain d'abord, et du point de vue idéologique et politique. Je dois dire que dans ces vingt et une années de lutte, l'année la plus difficile a été 1979, cette année du paroxysme de ce déchirement où nous sommes sortis intacts et renouvelés. Mais ça a été très chèrement payé, car beaucoup de nos jeunes camarades ont perdu confiance au cours de ces déchirements.

C'est là que j'ai réalisé ce qu'était le stalinisme, comme on dit. J'ai été formé dans ce moule de 1944 au début des années 60, mais je l'avais déjà dépassé intellectuellement, idéologiquement. Mais c'était abstrait. Là, j'ai réalisé à partir d'un très petit nombre d'individus — 2 ou 3 dans un groupe de 120 personnes —, comment un révolutionnaire sincère, un être humain,

pouvait devenir un Staline ou un Pol Pot.

LIBERATION. Y compris en prison ?

A.S. Bien sûr. Staline est peut-être devenu Staline dans ses prisons. Je l'ai compris réellement, pas de manière abstraite.

LIBERATION. Vous aviez accès à la presse étrangère. Comment avez-vous vécu les changements des trois dernières années en Europe de l'Est ?

A.S. Pour nous, en tant qu'organisation Ilal Aman, et pour moi en tant que militant marxiste, nous avions rompu avec cette caricature tragique du communisme et du marxisme. Ces événements n'ont donc pas été, dans leur essence, une surprise. Il fallait que le système artificiel et criminel imposé sur l'Europe de l'Est tombe et c'est tant mieux. En ce qui concerne l'URSS, j'ai suivi de très près la perestroïka, avec beaucoup d'espoir les trois premières années, puis, progressivement à partir du printemps 1988, avec de plus en plus de craintes. Je ne pensais pas que le PC soviétique en était à ce point de décomposition, ce qui fait que j'ai été surpris par ce bouleversement total du 19 août. C'est la voie du peuple qui suit son cours, c'est donc bien, malgré tous les aspects négatifs. On ne peut que se féliciter qu'on en ait fini avec ce qui restait du stalinisme, mais comme il n'y avait plus d'alternative immédiate au sein du PC pour un renouvellement du socialisme, ce qui a primé, en Russie, c'est une alternative de cette bourgeoisie de trafiquants avec des aventuriers politiques comme Boris Eltsine. Ce qui est très dangereux, à mon avis, pour le peuple russe, pour l'Europe, et pour l'humanité.

LIBERATION. A aucun moment, ces événements ne vous ont ébranlé dans vos convictions marxistes ?

A.S. Ebranlé, non. Toutefois, même si je savais que le socialisme n'était plus le socialisme depuis le coup d'Etat criminel de Staline, quelque chose restait quand même des acquis de la révolution d'Octobre. Et ça s'est terminé définitivement en août dernier, c'est très douloureux pour quelqu'un qui a été communiste toute sa vie et qui reste communiste.

LIBERATION. Depuis votre emprisonnement, le paysage politique marocain a changé. Les islamistes n'ont-ils pas remplacé les marxistes ?

A.S. Le 8 août 1970, j'avais écrit à la direction de l'ex-parti communiste marocain qu'il fallait rompre avec l'Union soviétique, pour sauvegarder le marxisme-léninisme au Maroc et dans le monde arabe. Bien entendu, ils n'ont pas répondu, et nous avons construit notre organisation. Cette phrase s'est révélée vraie dans les années 80. Le Maroc est toutefois un des très rares pays du monde arabe où le marxisme ait pu garder sa vitalité originelle, et où il fait pièce, de façon très vivante, à l'islamisme.

LIBERATION. Vous avez parlé d'une transition démocratique : quel en sera le détonateur ?

A.S. Lorsqu'un système arrive en fin de règne, on ne peut jamais dire ce que sera le détonateur. En tout cas, ce qu'a révélé le mouvement social de décembre 1990, autant que le mouvement formidable du peuple marocain à partir du 17 janvier, pendant la guerre du Golfe, c'est l'importance du mouvement progressiste au Maroc.

LIBERATION. Est-ce que c'est Hassan II votre ennemi ?

A.S. Pas pour moi, et pas pour nous en tant que marxistes.

LIBERATION. Malgré son obstination à vous maintenir en prison ?

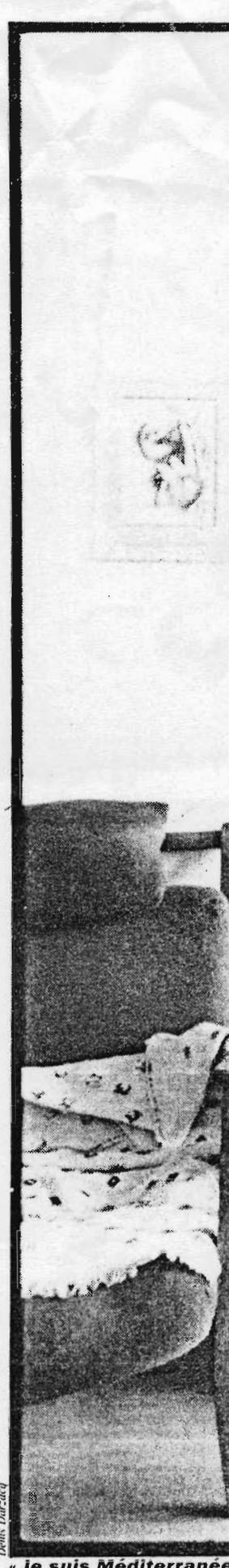
A.S. Dans le peuple, de façon très profonde, et chez de nombreux militants, il y a cette personnalisation. Pour nous en tant qu'organisation, et pour moi personnellement, je rejoins la conclusion du livre de Gilles Perault : cet homme ne peut pas changer, il ne faut pas se faire d'illusions là-dessus. C'est ce système, que nous appelons la *mafia marzenienne*, mélange de technologie moderne et d'idéologie moyenâgeuse, qui doit être écarté, y compris avec son chef.

LIBERATION. Et remplacé par une république ?

A.S. Non. La seule solution radicale, c'est la république, mais elle n'est pas mûre. Il y a une solution qui ne peut pas être, comme le rêvent beaucoup de gens au Maroc, et comme le pensent sans aucun doute certains hommes politiques français très probablement à un haut niveau, une formule à la Juan Carlos. Ce n'est pas une question d'homme, mais de structure. En Espagne, il y avait une grande bourgeoisie qui s'est structurée à l'ombre du franquisme, et qui avait besoin de la démocratie. Elle n'existe pas au Maroc. Notre grande bourgeoisie, c'est incroyable, ce sont de petits spéculateurs, de petits parasites, de petits bonshommes incapables d'être de véritables capitalistes. Ce n'est pas avec eux ou par eux qu'on va construire le Maroc. Il faut au contraire que le Maroc se débarrasse de ces structures. Je suis convaincu que le Maroc est mûr pour franchir ce pas. Ce sera alors une percée démocratique. Les solutions politiques immédiates, elles existent : prenez la photo de l'immense manifestation du 3 février (contre la guerre du Golfe, ndr), les gens qui en étaient à la tête, à une ou deux exceptions près que je ne veux pas nommer, c'est l'alternative, y compris dans un système qui, formellement, serait encore monarchique. Nous appuierions cette alternative-là.

LIBERATION. Vous pensez que la France doit peser sur la situation ?

A.S. Je pense que c'est l'intérêt politique de la France : je l'ai écrit à mon ami Julien Dray (député PS de l'Essonne) et aussi à mon camarade Chevènement — qui m'a fait l'honneur de m'accorder ce titre. La percée démocratique



Denis Durzac

« Je suis Méditerranéen »



par tous les pores de ma chair, et la Méditerranée doit redevenir un pôle de civilisation.»

cratique au Maroc permettra — une fois surmontée l'affaire du Sahara et c'est en bonne voie — de construire ce Maghreb moderne, arabo-berbère, qui discutera d'égal à égal avec l'Europe. C'est avec cette Europe retrouvant son dynamisme millénaire, que nous, du sud de la Méditerranée, allons pouvoir construire ce que Jacques Berque, pour lequel j'ai beaucoup d'admiration, a appelé, dans sa leçon finale du Collège de France, des Andalousies au pluriel. Je suis convaincu que la prédiction de Berque sur ces Andalousies se réalisera. Je suis un homme méditerranéen par tous les pores de ma chair, et il faut que la Méditerranée redevenue un pôle de civilisation.

LIBERATION. Vous vous êtes défini un jour comme un «Arabe juif». Qu'est-ce que ça signifie?

A.S. Ce n'est pas simple... C'est un problème que j'ai vécu dans ma chair en juin 1967 (la guerre des Six Jours, ndr). Il y a eu un déchirement profond entre les deux communautés musulmane et juive. Cette communauté n'avait pas été intégrée au sionisme jusqu'en 1961. L'impasse de l'indépendance a alors amené la masse de cette communauté juive à partir, non pas parce qu'elle était sioniste, mais elle était perdue, paumée, et qu'on leur a promis le paradis clé en main. Ceux qui restaient y croyaient aussi, et il y a eu rupture en 1967. Depuis mon enfance, j'avais vécu par mon père la symbiose fraternelle très profonde enracinée dans des millénaires d'histoire. Je ne pouvais pas accepter ça. C'est là que j'ai pris parti, en rupture avec tout le monde, avec ma communauté juive marocaine, et avec 99% de ceux qui étaient mes frères de combat depuis 1944, et qui eux aussi, à une ou deux exceptions près, dont celle de mon ami et frère le D' Hadi Messouak, s'étaient laissés embarquer dans le racisme contraire. Le nationalisme arabe est juste et respectable, à condition qu'il ne soit pas raciste. J'ai réalisé très douloureusement cette réalité. Au milieu de tout cela, je suis tombé sur une interview d'un chef des commandos du Fatah dans le numéro des *Temps modernes* de juin 1967, qui apportait la lumière. Les seuls, dans tout ce monde arabe, offrant une perspective dépassant ce racisme. Je ne savais pas qui ils étaient, mais c'était moi ce qu'ils décriaient...

LIBERATION. Y a-t-il eu un rendez-vous manqué entre ces deux communautés?

A.S. Oui, c'est certain, entre juifs du monde arabe, et le mouvement national arabe. Au Maroc, ce rendez-vous a eu lieu le 11 janvier 1944, j'avais tout juste 18 ans. Le manifeste de l'Istiqlal, point de départ du mouvement national marocain moderne, a été proposé pour signature à la principale personnalité de la communauté juive. Malheureusement, elle a refusé de signer. Elle aurait signé, je crois que le rendez-vous historique aurait été réalisé.

LIBERATION. Quelles seraient les conditions d'un retour au Maroc pour vous?

A.S. Je vais d'abord me battre contre cette bouffonnerie de ma nationalité. Sans me faire d'illusions sur la situation juridique au Maroc actuellement. Il faudra des changements politiques, qui pourraient commencer à mûrir après le référendum au Sahara, et en tout cas avec la percée démocratique qui n'est pas très loin. J'ai appris à attendre et je continue la lutte.

Recueilli par Pierre HASKI